

Quand recher

Après des études de droit, Jean-Michel Arnold devient un homme d'images. Dans les années 60, il fut ainsi chargé par Henri Langlois de développer les activités internationales de la Cinémathèque. Passionné par les premières images scientifiques, il anime depuis 1974 le département audiovisuel du CNRS. Il est aussi le magicien du festival international « Image et Science », qui nous enchante depuis 1976. (Lire Ressources et Références, p. 169)

Entretien avec Jean-Michel Arnold

« Image et Science », rencontres internationales de l'audiovisuel scientifique, attirent chaque année un public plus large : en 1996, près de quatre millions de participants. Pensez-vous avoir gagné votre pari ?

Jean-Michel Arnold : Nous voulions d'abord mobiliser les chercheurs et les professionnels des médias. Pari gagné ! Nous avons réussi à provoquer de véritables rencontres entre chercheurs et maîtres des médias, ces populations frileuses qui entretiennent de curieux rapports d'« attraction-répulsion ».

che et télévision se rencontrent

La tour Eiffel est un lieu étrange, un lieu d'enfermement situé au cœur de Paris. Les gens se tâtent, des affinités se créent, qui aboutissent à de nombreux mariages. D'amour et de raison. Un puissant aimant que cette tour : beaucoup de projets y ont vu le jour. Des réflexions se sont imposées. Entre autres, celle que la science doit imprégner tous les moments d'une chaîne de télévision. Une grande émission scientifique ne peut se développer et toucher un vaste public que si la science est présente sur tous les créneaux et d'abord les plus populaires.

Vous craignez donc un effet ghetto pour les émissions scientifiques ?

J.-M. A. : Il faut créer des curiosités et celles-ci ne peuvent surgir que là où on ne les attend pas. Pourquoi n'y aurait-il pas une jeune fille folle de sciences dans *Hélène et les garçons* ? Pourquoi, pendant les entractes des tournois de Roland-Garros, ne diffuserait-on pas des documentaires sur la résistance des matériaux ? L'intérêt des Français pour la science est indéniable. À preuve, nous avons la presse scientifique écrite la plus abondante d'Europe. Il était temps que les directeurs de chaîne s'en rendent compte.

Depuis la création de La Cinquième, l'offre scientifique a beaucoup augmenté à la télévision. Vous paraît-elle aujourd'hui suffisante ?

J.-M. A. : Je suis heureux que de nouvelles émissions aient vu le jour. Je ne parlerai pas de leur contenu, étant moi-même impliqué dans certaines d'entre elles. [NDLR : *Nimbus*, sur F3et Archimède

sur Arte, entre autres]. Le combat des rencontres de la tour Eiffel, les coups de gueule de certains ministres de la Recherche comme Hubert Curien en 1990, les agressions envers les directeurs des chaînes publiques ont abouti. Alors je dis cocorico ! Mais je ne suis pas très favorable au principe d'une chaîne éducative. Lorsqu'on aura quatre cents chaînes, chaque membre de la famille regardera son programme. Je préfère de loin l'exemple de France 3, une chaîne généraliste qui a réussi à faire entrer de la science dans tous ses programmes, pas seulement dans ses émissions scientifiques, *C'est pas sorcier*, qui est excellent, *Nimbus*, *Science 3*, mais aussi dans *Thalassa* ou *La marche du siècle*, et surtout dans toutes ses tranches d'information. On le doit à une équipe de journalistes convaincus, notamment Patrick Ester, le rédacteur en chef, et Élise Lucet.

À quoi tient selon vous la réussite exceptionnelle de *C'est pas sorcier* ?

J.-M. A. : Cette émission a la qualité des productions anglo-saxonnes qui disposent de moyens

La science ne doit pas s'enfermer dans des cases, elle doit imprégner tous les programmes de télévision.

beaucoup plus considérables, et je trouve qu'elle incarne magnifiquement quelques qualités françaises, une forme d'intelligence et de légèreté qui vient de Beaumarchais ou de Desnos, un esprit « savanturier » à la Queneau.

Comptez-vous sur la télévision pour relever le niveau des connaissances scientifiques des Français ?

J.-M. A. : La télévision ne peut pas tout. On est là devant un énorme mensonge. On voudrait nous faire croire qu'il faut attendre un peu de l'école, beaucoup de la rue et tout de la télé. Au risque de passer pour un réactionnaire, je dis qu'on n'apprend rien à la télé, un peu dans la rue et tout à l'école. Le rôle de la télé est de susciter des curiosités scientifiques, de les conforter. Mais on ne peut pas prétendre apprendre en s'amusant. Un tableau noir ne peut être remplacé que par un tableau blanc. Je ne crois pas à un apprentissage sans effort ni fêrule. Mais le rôle du professeur est en train de changer, c'est à lui de mener les enfants de la curiosité au savoir. Il est le capitaine qui doit guider les enfants dans leur navigation au sein de l'archipel aux connaissances, il les accompagnera sur l'Internet.

Considérez-vous l'Internet comme un moyen plus adapté pour transmettre la culture scientifique ?

J.-M. A. : D'une certaine façon, je retrouve sur l'Internet le bonheur des rencontres de hasard que j'ai eues dans ma jeunesse au bistrot. C'est au café que j'ai rencontré Boris Vian, Yves Coppens ou Jankélévitch. Aujourd'hui, l'Internet remet en place cette quête d'affinités électives, ce frôlement de tous les savoirs. On peut déjà y visiter des bibliothèques et des musées virtuels. Au dernier symposium de l'OCDE, qui s'est tenu à Tokyo, j'ai proposé qu'on

crée une chaîne scientifique qui diffuserait les meilleures émissions produites par les pays de l'OCDE et que cette chaîne soit couplée avec un site Internet offrant des ateliers pédagogiques en temps direct.

« Image et Science » déborde aujourd'hui largement le cadre de l'audiovisuel. Ne craignez-vous pas qu'il devienne une manifestation attrape-tout ?

Tout attraper, c'était l'ambition de Diderot et de d'Alembert quand ils se sont lancés dans la superbe aventure de l'Encyclopédie. Les Rencontres ont évolué au rythme du progrès des outils de la communication. Elles témoignent aujourd'hui de la complexité mouvante du dispositif d'accès à la connaissance. Quels sont aujourd'hui, quels seront demain les mariages d'amour et de raison entre les différents médias pour un vrai partage des savoirs ? Comment organiser l'indispensable complémentarité entre écrit, radio, télévision, musées, spectacles vivants, multimédia, internet ? Les rencontres constituent aujourd'hui cette plate-forme d'observation, d'analyse et de proposition. Elles s'organisent autour de trois rendez-vous : celui des chercheurs et des médias à la tour Eiffel, à l'Unesco et au CNRS : celui des curieux dans les cent vingt musées partenaires de la manifestation sur les cinq continents ; celui, enfin, des citoyens, pour ne pas dire des séquestrés de l'info, en s'associant aux médias les plus populaires, en France comme à l'étranger, pour offrir pendant deux semaines, à tous et à domicile, la voix des chercheurs, les images de la recherche, le meilleur du service public et le plus original de la production privée.

Propos recueillis par Jean-Claude Arrougé et Anne Brunswic